MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 8 (1911), p. 135-143

Jules Couyat

Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LES ROUTES D'AIDHAB

(NOTES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DU DÉSERT ARABIQUE[1])

PAR

M. JULES COUYAT.

Aidab ou Aidhab fut un port de la mer Rouge dont le nom revient sans cesse sous la plume des anciens géographes ou voyageurs arabes dès qu'ils veulent mentionner la partie du désert de l'Est correspondant au Saïd.

La ville est actuellement perdue. Le nom qui la désignait est altéré ou oublié. Seuls les lettrés arabes appellent encore le désert Arabique le désert d'Aizab (عذب, عيذاب), remplaçant par un *zal* le *dal* avec lequel on l'écrivait autrefois, mais sans savoir pour cela l'origine du mot ou l'emplacement de la ville qu'il désignait.

Ibn Battouta[2] et Maqrîzî[3] notamment nous donnent une description assez précise, bien qu'insuffisante, de cet ancien port et même essayent d'en préciser la situation sur la mer Rouge, autant qu'il était alors possible de le faire.

De l'ensemble de ces documents et des quelques renseignements qui nous sont parvenus de géographes ou voyageurs modernes, que j'aurai l'occasion de discuter ultérieurement dans mon mémoire sur les routes et les carrières du désert Arabique, il m'est permis de supposer l'ancienne ville d'Aidhab approximativement au Ras Elba, c'est-à-dire au sud de l'ancienne Bérénice et à environ 22° de latitude nord, non loin de la petite ville actuelle d'Hélaïp qui est le siège d'une garnison de police.

Aidhab fut très florissante pendant plus de deux siècles. Les commerçants indiens et arabes du Yémen qui sillonnaient le désert et concentraient leurs marchandises à Qous, alors capitale du Saïd, transitaient à Aidhab. Il n'y avait

[1] Voir *La route de Myos-Hormos*, dans le *Bulletin de l'Institut français*, t. VII, p. 15.

[2] Trad. Défrémery et Sang. p. 109-111.

[3] Trad. Bouriant, p. 588 et suiv.; voir QUATREMÈRE, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, p. 127-162 et suiv.

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'ailleurs aucun autre port connu dans la mer Rouge, et l'importance de celui-ci était accrue par l'affluence de pèlerins musulmans qui prirent à un moment donné cette route pour se rendre à la Mecque et n'en fréquentèrent même pas d'autre. Peut-être est-ce pour cela que le port fut créé en face de la ville sainte : Maqrîzî fait remarquer qu'il se trouve devant Djeddah et un peu au sud du parallèle de Médine.

A l'époque où Ibn Battouta (726 hég.; 1326 après J.-C.) fit un de ses voyages à la Mecque en passant par cette ville, elle était alors très importante, peuplée d'indigènes, d'arabes — qui y possédaient même une mosquée — de chrétiens et probablement de juifs, car ils habitaient certaines îles de la mer Rouge à la période encore peu éloignée de la domination byzantine.

Peu de temps après, un siècle environ (806), la ville déchut sous l'influence d'une affreuse disette qui décima le Saïd, semant partout une effroyable misère peu propice aux transactions commerciales des Indiens ou des Arabes. En outre, les pèlerins musulmans abandonnèrent cette voie; les mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir des indigènes l'avaient rendue d'autant moins agréable à parcourir que beaucoup d'entre leurs compagnons avaient succombé sous les épreuves terribles que leur avaient infligées les Bedjas alors qu'ils étaient maîtres du pays.

C'est que toute la région du désert voisine de la Nubie et du Saïd jusqu'au delà de Souakin était occupée par un peuple idolâtre que les Arabes appellent les Bedjas (prononcer *Beudja*) et auquel les Grecs et les Coptes avaient donné le nom de Blemmyes. On s'est demandé si ce peuple ne serait pas la tribu actuelle des Bichariin. Cela ne fait pas de doute, non seulement à cause de la similitude des caractères ethniques, mais encore par ce fait qu'on les nomme encore ainsi dans le Haut-Saïd. Les Arabes du *Riff* et surtout les Abbabdeh appellent *Bedjaoui* la langue, différente de l'arabe, que parlent les Bichariin, et les *Bedjas* les bédouins qui la parlent. Une tribu d'Abbabdeh, celle des Melekab, dont le pays, l'Ouadi Dehemit, est à proximité de celui des Bichariin, ne connaît que le Bedjaoui; aussi, même pour les Abbabdeh, ces gens dont la majeure partie a perdu sa langue originelle sont-ils des Bedjas. Je crois que ce fait, à lui seul, résout la question, mais je l'examinerai de plus près, ultérieurement, en faisant intervenir les caractères anthropologiques de ces peuples encore mal connus.

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les Bedjas étaient surtout des pasteurs vivant de leurs troupeaux et du lait de leurs chamelles. Ils tiraient d'autres ressources de l'extraction et du commerce des métaux et des pierres précieuses que leur donnaient les grandes mines de leurs montagnes, notamment celles de l'Ouadi el-Allaḳhi (el-Allagi) d'où ils tiraient l'or, de Sekkaït d'où ils extrayaient les émeraudes, ou de l'île Zebirget qui leur donnait des péridots.

On nous les montre cependant comme un peuple belliqueux redouté des Égyptiens. Leurs exactions se multiplièrent dans la vallée du Nil; leurs rapines les contraignirent à des escarmouches continuelles au voisinage des villes du Saïd ou de la Nubie.

Les richesses de leurs pays ne furent pas non plus sans exciter les convoitises des autres peuples; aussi eurent-ils à entreprendre de grandes guerres pour les conserver; mais vaincus sans cesse, écrasés particulièrement par les armées des nubiens *Abou'l-Kenz*[1] ou celles d'El-Omari[2], les Bedjas virent leur désert inondé successivement de chrétiens nubiens et de musulmans auxquels en partie ils se mélangèrent par la suite, car non seulement ils furent réduits à un semblant d'esclavage mais encore furent-ils à la merci des vainqueurs qui possédaient dès lors et le pays et ses richesses. Ils les mirent en valeur dans des proportions que laissent deviner le nombre de 60.000 chameaux qui furent un moment destinés à l'approvisionnement des ouvriers des mines.

Peu à peu, ils reprirent leur pays, profitant des jalousies et des inimitiés que leurs conquérants arabes avaient suscitées en Égypte et contre lesquelles il leur fallait faire face. Mais ils durent en abandonner une partie devant les Abbabdeh qui, venus d'Arabie, selon la légende, cherchaient une terre où ils pussent vivre et se développer librement.

Le désert d'Aidab correspondait, avons-nous vu, au Saïd et à la Nubie. Il avait donc pour limites approximatives, d'abord, naturellement le Nil et la mer Rouge; au nord, la route actuelle de Kéneh-Kosseir; au sud l'Ouadi el-Allagi et même s'étendait au delà. Peut-être également allait-il plus au nord de la ligne Kéneh-Kosseir, puisque les Bedjas se rendaient parfois à Kolzoum (Suez). Les Grecs et les Romains l'avaient appelé désert d'Arabie, mais pour eux

[1] Les *Abou'l-Kenz* forment encore de nos jours, sous le nom de *Kenouz*, la plus forte tribu des barbarins. Mais ils sont définitivement fixés dans la vallée du Nil. — [2] Sous Ibn Touloun.

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

il ne s'étendait pas au delà de la ligne d'Assouan à Bérénice, et se bornait au nord à la ville de Péluse qui limitait en même temps la vallée du Nil dans son côté oriental. Actuellement on l'appelle l'Etbaye ou Edbaï; l'Etbaye sud est surtout peuplée de Bichariins au voisinage de la mer Rouge, et d'Abbabdeh Melekab au centre. L'Etbaye du nord est occupée par les Abbabdeh Achabab. Mais la région située au nord de Kéneh-Kosseir qui est le pays des Mâaza n'en fait pas partie. Il faudrait donc reconnaître dans le terme d'Edbaï la déformation d'Aidab, ainsi que dans celui d'Hélaïp; les déformations de ce genre qui rendent un mot méconnaissable sont d'ailleurs fréquentes; je ne citerai comme exemple que celle de *Clysma* en *Kolzoum*.

Il existe cependant des ouadis Aidhab, l'un, situé en face de Bérénice, se dirige du sud au nord, près du Gebel Om Bsilla et tombe dans l'Ouadi Lahmi. Un autre, plus méridional, descend à la mer précisément au Ras Elba à une faible distance d'Hélaïp. Les bédouins les appellent respectivement Aédab et Aidèb. Il ne ferait donc pas de doute que ce dernier ait tiré son nom du voisinage d'Aidhab, quant à l'autre, il était sur la route qui conduisait du Saïd à ce port. Il y avait en effet plusieurs voies fréquentées pour se rendre à Aidhab, comme nous l'apprennent Ibn Battouta, Maqrîzî et El-Idrisi. L'une, de Qous, permettait d'atteindre en dix-sept jours le but du voyage; en partant d'Edfou, on franchissait le désert en quinze jours, et d'Assouan il en fallait douze. Une autre, qui ne semble pas avoir été fréquentée assidûment, passait par les mines du Ouadi el-Allagi.

Le seul souci qui guida, comme en tout temps d'ailleurs, les voyageurs qui créèrent ces voies, fut l'approvisionnement en eau; les Arabes n'ont rien trouvé de nouveau dans leur choix, car toutes avaient déjà été parcourues fréquemment par les cohortes romaines et créées bien avant par les soldats de Ptolémée qui y avaient creusé des puits partout où la longueur et les fatigues de la marche nécessitaient de l'eau.

La première d'entre elles suivait naturellement le chemin de Bérénice qui nous est resté connu sous le nom d'*Itinéraire d'Antonin*. Je dis qu'elle s'imposait comme étant la plus courte que l'on puisse suivre, et d'ailleurs le nombre de routes conduisant à un même point n'est pas illimité pour que l'on puisse douter un seul instant de la préférence que l'on dut accorder à celle-ci.

Je ne l'étudierai pas ici, me réservant de la décrire en détail sous peu et

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'ailleurs je la recherche en ce moment de façon à pouvoir fixer avec précision les étapes qu'elle franchissait. Je puis cependant, dès à présent, en indiquer ses grandes lignes (voir pl. I).

Partant de Qous, l'on atteignait l'oasis de Lagéta et le large Ouadi Zedoun, dans sa partie la plus désolée; l'Ouadi Menih faisait suite et trois jours environ après le départ, en marchant en caravane, l'on quittait les grès nubiens, qui dans leurs vallées n'avaient donné que le spectacle de la plus triste et de la plus monotone nudité, pour pénétrer dans la montagne. Jusque-là, pas de bois; la verdure ne commence à apparaître que peu avant le Bir-Menih mais, ensuite on rencontre sur toute la route une végétation relativement abondante de bsilla (*Zilla myagroides* Forsk.) ou d'arbustes comme les markh (*Leptadenia pyrotechnica*) et les sallam (*Acacia tortilis* Schw.) ou encore de véritables arbres comme les acacias seyals.

Du Bir-Menih, l'on passait à Daghbaï puis au Gebel Atout pour prendre enfin la vallée du Gerf et du Nougrous ou celle de Sammout qui conduisent droit à une plaine sablonneuse, située près de Bérénice et en face du Gebel Ferraïd (*Pentadactylus* de Cl. Ptolémée), et se continuait jusqu'au niveau d'Aidhab. Le pays dans sa partie méridionale abondait, disent les anciennes relations de voyage, en gazelles et en autruches; les gazelles sont encore très nombreuses à partir du Ras Banas, c'est-à-dire de Bérénice; mais, quant aux autruches, elles ont complètement disparu depuis une vingtaine d'années seulement, ce qui explique dans ces parages la présence d'ouadis ou gebels *naʿam*. Un de mes guides d'Edfou, qui connaissait d'une façon impeccable le désert, pour l'avoir fréquenté assidûment toute sa vie, mais surtout dans sa jeunesse qu'occupait le commerce des esclaves, du Soudan au Caire et à la mer Rouge, en vit en abondance dans les ouadis Hôden et Natasch. Dès l'expédition du Soudan, l'introduction des Européens dans la Haute-Égypte donna naissance au commerce des plumes, et en peu de temps, la chasse détruisit ou fit retirer le peu de ces animaux qui fréquentaient le désert Arabique. C'est ainsi qu'en deux ou trois ans, me dit mon guide, ils devinrent introuvables; et, il est d'autant mieux renseigné que deux de ses parents vivaient exclusivement de la vente des plumes que leur procuraient leurs chasses du Ouadi Hôden au Ouadi Natasch.

La route qui prenait naissance à Edfou est plus intéressante que la pré-

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

cédente, non pas qu'elle soit jalonnée de travaux d'art qui en affirment la fréquentation par les Arabes, mais uniquement parce qu'elle est sommairement décrite dans les voyages d'Ibn Battouta. Elle semble aussi avoir été plus fréquentée que les autres, car l'eau y abonde et puis elle est, notamment à son début et au voisinage de l'Ouadi Schaït, jalonnée de tombeaux de cheikhs morts au cours de leur pèlerinage, en affrontant les rigueurs du désert. Enfin, c'est sur son parcours qu'était le tombeau du vénéré cheikh Ech-Chadily dans le Gebel Om Etra (Homaithira d'Ibn Battouta) (pl. II, fig. 2).

Ibn Battouta partit d'Atouani[1], petit village qui existe encore sur la rive droite du Nil, à l'est d'Edfou, actuellement occupé par les Abbabdeh Abou-Diin. Aujourd'hui, l'on part plutôt soit du village de Behera à l'est de Redesieh, ou même mieux de la gare d'Edfou ou d'un poste de police situé à proximité de la gare. La route précédente se dirigeait en ligne droite de Qous à Aidhab; mais celle-ci prend d'abord la direction de l'est, passe devant le temple de Séti Ier que découvrit Cailliaud au cours de son voyage aux mines d'émeraudes, et après deux bonnes journées de marche dépasse la tombe du cheikh Attéfa pour prendre ensuite par l'Ouadi Abou-Rahal la direction du sud-est et aboutir à Sammout. Ici se trouve une ancienne station gréco-romaine qui commandait le district aurifère de cette contrée et marquait une étape importante de la route des mines d'émeraudes. Encaissée encore un peu, elle devient ensuite spacieuse et atteint, par des vallées très boisées, après quatre fortes étapes, le tombeau du cheikh Ech-Chadily.

La koubbeh consacrée à la mémoire du saint pèlerin n'était, il y a peu de temps, qu'un amas de ruines. Elle fut reconstruite par Abou-Gibran, le grand-père d'Ali Moustapha, cheikh actuel des bédouins Achabab (de la tribu des Abbabdeh). Le souvenir s'en est perpétué chez les bédouins, ainsi que dans sa famille qui se plaît d'ailleurs à raconter cette pieuse action.

C'est une sorte de mausolée (pl. II, fig. 1) surmonté d'un dôme blanchi à la chaux et dont les murs sont couverts, à l'intérieur, d'ex-voto de pèlerins. Latéralement, deux petites maisonnettes de même style y sont adossées et servent d'habitation aux gardiens qui, de très loin, envient l'honneur d'occuper

[1] *Atouani* ou *Antouni* sont les noms désignant la tribu des arabes d'*Haouatad* qui a de nos jours émigré au Tih (Sinaï). Elle se serait donc étendue autrefois jusqu'au voisinage d'Edfou.

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

cette fonction. Les trois portes donnent sur une cour protégée d'un mur élevé, lequel est également entouré d'une auréole où le sol de l'ouadi, nettoyé, ne laisse plus voir la moindre petite pierre.

A mon passage[1], un seul gardien, venu il y a dix ans de Fez en vue de vénérer sur son tombeau la mémoire du vieux cheikh, habitait la koubbeh. Il avait bien un compagnon abbabdeh qui partageait sa fonction mais qui, ennuyé de l'existence misérеuse qu'il lui fallait partager avec le maughrabin, fatigué vraisemblablement aussi des discours insensés de son pieux compagnon, s'enfuit un jour et ne revint plus.

Il y eut jusqu'à quatre et même cinq gardiens autrefois. Ils passaient leurs journées à prier, dormir et parler entre eux, interdisaient l'approche et naturellement l'entrée du mausolée aux passants. Ces gardiens tiraient leurs ressources de ceux qui, à leur passage, leur faisaient l'aumône d'un peu de maïs ou de farine, et en outre une fois l'an, le Gouvernement leur envoyait la *Kissoua*, c'est-à-dire un cadeau en farine et en vêtements.

Au départ du Tapis sacré les bédouins du voisinage se rassemblent à cet endroit pour prier. Ils mangent un pain en l'honneur du cheikh et même sacrifient un mouton, car l'usage veut que partout où se trouve un personnage vénéré, l'on mange mieux que de coutume.

D'ici, la route peut rejoindre celle de Qous, au sud de Bérénice, par les Ouadis Madsous et Ebaroun et l'Ouadi Khrit, puis de là suivre après le Ouadi Gourdi l'Ouadi Lahmi qui coupe la route en question. Mais on gagne au moins une journée à continuer directement au sud-est la voie suivie jusqu'alors, et du Gourdi aller prendre la plaine sablonneuse qui borde la mer, par les Ouadis Salip et Hôden.

Cette plaine porte le nom de Ouadah (Ouadeh) qui en arabe veut dire large, spacieuse, et qui dans le langage des bédouins signifie plaine ou route facile à travers une plaine. On appelle également une telle route : *rod*.

Ouadah, au dire de Maqrîzî, était le nom que prenait la route d'Aidhab par Assouan. Celle-ci, en effet, est d'une extrême simplicité. Après avoir franchi la falaise granitique ou gréseuse qui limite le désert sur le vaste ouadi de Schellal, on se trouve sur une sorte de plateau qui, vu de ses sommets les plus

[1] Avril 1910.

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

élevés, apparaît comme une plaine semée de taupinières qui sont autant de petites collines schisteuses, granitiques ou serpentineuses largement espacées et laissant entre elles des passages aussi faciles que nombreux aux caravanes qui s'acheminent vers l'est. Il n'y a plus à proprement parler de route, tant la montagne est surbaissée; quelle que soit la direction que l'on prenne, on trouve forcément une issue directe sur la mer Rouge, et sans détour appréciable; cela explique assez le nom que lui donnèrent autrefois les voyageurs arabes.

Il ne semble pas que cette dernière voie ait été bien fréquentée par les pèlerins d'Aidhab; elle fut plutôt sillonnée par les caravanes qui approvisionnaient ce port (car c'était la ville égyptienne la plus proche), ou encore par les nombreux convois qui desservaient les mines du désert d'Aidhab, quand celles-ci eurent passé des Bedjas aux musulmans.

El-Idrisi mentionne les mines d'or du Ouadi el-Allagi comme si elles avaient été situées sur le chemin d'Aidhab et de Souakin; mais faute de documents en quantité suffisante, rien ne nous permet d'affirmer que cette voie fut fréquentée autrement que par les mineurs ou les caravanes qui les approvisionnaient. Aussi ne ferai-je que la mentionner sans lui attribuer d'autre importance que celle que lui donnent les auteurs arabes anciens.

En somme, il est facile maintenant de suivre à peu de chose près l'itinéraire des pèlerins musulmans qui, partant d'Égypte, allaient s'embarquer à Aidhab et d'autant plus facile que les routes qui se rendent le plus directement à un point donné sont généralement uniques, ou uniquement fréquentées à cause de leur commodité ou grâce aux ressources qu'elles offrent aux voyageurs et à leurs caravanes.

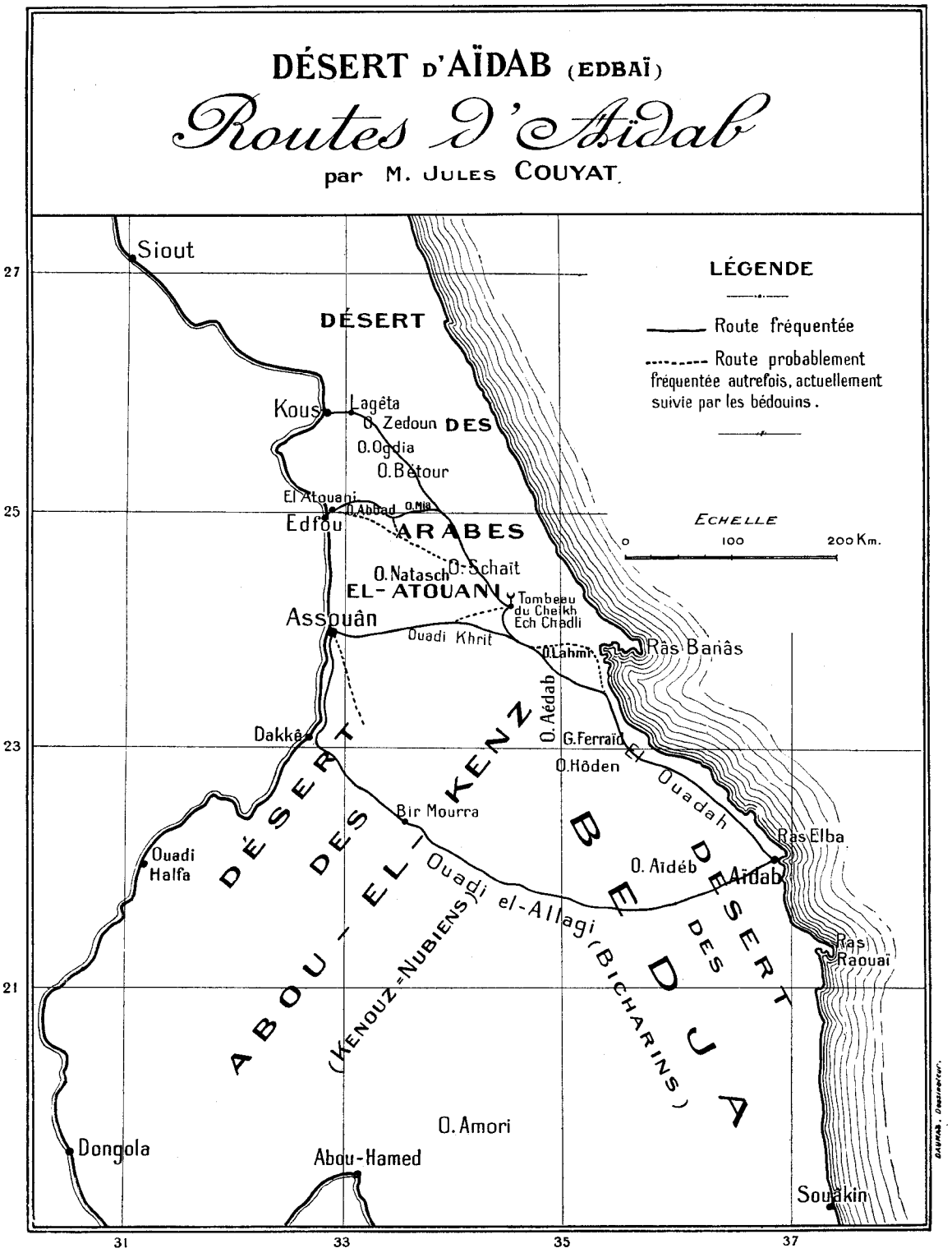
La première d'entre elles franchissait en dix jours et demi la distance de Bérénice, comme nous l'apprend l'*Itinéraire d'Antonin*. Il resterait donc six jours et demi pour aller au Ras Elba, ce qui, dans la plaine sablonneuse qui fait suite à Bérénice, est une durée normale; on ne met de nos jours pas plus de sept jours en caravane, et cinq à dromadaire. La distance ainsi parcourue en ce temps, remarquera-t-on, n'est pas proportionnelle à celle de Qous, elle lui est un peu supérieure; mais il faut remarquer que cette dernière partie du chemin est plus facile; la première, entièrement encaissée au milieu des montagnes, épousait les sinuosités des vallées et rencontrait donc sur son trajet le plus d'obstacles.

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

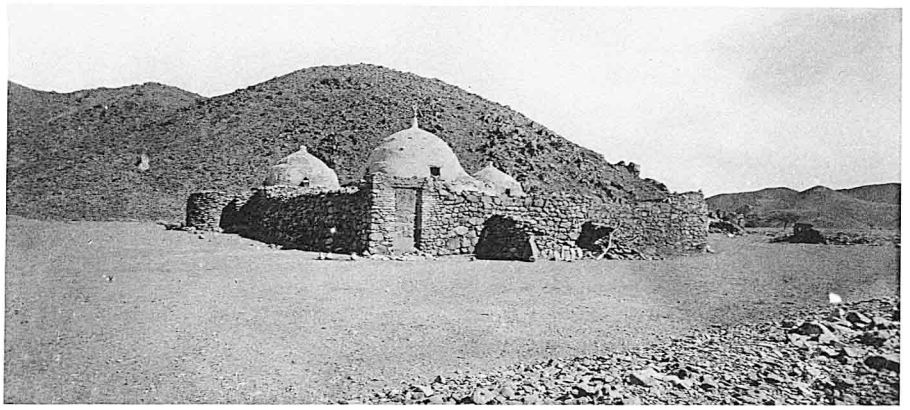
A tous les points où des bifurcations sont possibles sans nuire à la longueur de la route, on ne peut naturellement plus affirmer quel est celui des chemins qui fut préféré aux autres, car contrairement à ce qui s'observe dans les voies romaines, pas la moindre trace du passage des Arabes ne se rencontre, pas d'inscriptions non plus; il est vrai que ce qu'il pouvait y avoir de ces traces a peut-être disparu, mutilé par les bédouins, emporté par les torrents ou tombé en ruines, comme par exemple le tombeau d'Ech-Chadily qui certainement dut avoir des inscriptions intéressantes. Seule la voie qui traverse les grès d'El-Knaiss à Abou-Rahal, contient des dessins grossièrement martelés, mais de tous les âges, comme l'indique leur patine inégalement assombrie et des mots arabes devenus illisibles par l'érosion des grès sur lesquels ils ont été écrits. Aussi, à part la mention sommaire que font les auteurs arabes d'Aidhab et de ses routes, peut-on dire qu'il ne reste plus rien qui vienne en préciser l'histoire, plus rien qui affirme à quel degré atteignit autrefois leur importance, rien même qui en rappelle l'existence, si ce n'est quelques cabanes que l'on rencontrera peut-être un jour au Ras Elba, unique témoignage d'une importance déchue.

J. Couyat.

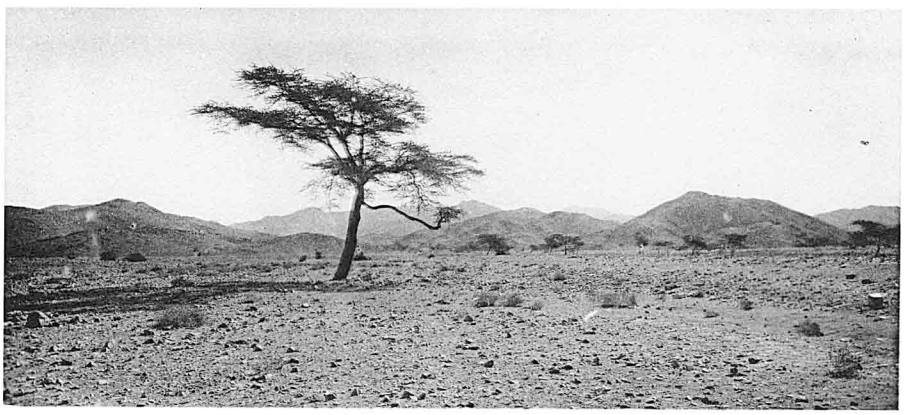
BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



1. — Tombeau du cheikh Echchadily.



2. — Gebel Homaithira (Oum Etra).

BIFAO 8 (1911), p. 135-143 Jules Couyat
Les routes d'Aidhab. - Notes pour servir à l'histoire du désert Arabique [avec 2 planches].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net